

# PERSÉVÉRANCE ET ÉDUCATION

Bernard JOLIBERT<sup>1</sup>

Les conseils courants prodigués au fil de nombreux écrits pédagogiques contemporains pour encourager à la persévérance au travail, au sein de l'école ou dans la famille, passent par la bienveillance et la douceur plutôt que par la menace, la violence ou la sanction négative. Sans doute est-ce un progrès réel du point de vue de l'harmonie sociale et de l'équilibre personnel. On n'obtient que de l'entêtement à force de menaces, de punitions ou de coups. La persévérance, maintenue par la peur et poussée jusqu'à l'obstination, perd sa vertu efficace. Aussi prodigue-t-on désormais des conseils plus "positifs" que l'usage de la férule, du cilice ou de la simple gifle afin d'encourager ceux qu'on appelle pudiquement les "décrocheurs" à plus de ténacité dans le travail ou de conviction dans la pratique des vertus morales du moment.

Les journées ou les semaines de la « *persévérance scolaire* » tendent à remplacer les colloques sur le décrochage, trop "négatifs". Les articles de revues éducatives et les ouvrages de pédagogie regorgent de conseils tous plus convaincants les uns que les autres. Il convient de « *promouvoir l'école devant l'enfant* », de l'inviter à « *participer aux décisions* », de « *valoriser ses résultats personnels* », de définir pour chacun des « *attentes réalistes* », d'encourager en comparant ses résultats actuels à ses propres résultats antérieurs plutôt qu'à un « *idéal inaccessible* », de « *manifester sa confiance* », de « *positiver* », de « *relativiser les échecs* » (Roland *et al.*, 2015). Pour ce qui est de l'université, on commencera par « *dédramatiser* », « *encourager* », « *faire le point régulièrement* », par accepter « *de baisser de régime* » et de prendre son temps « *tout en tenant bon mais en souplesse* » (Zakhartchouk, 2013).

Tout cela est bel et bon mais n'a rien de propre à la persévérance. Ces conseils valent dans tous les domaines, à tous les niveaux et pour tous les apprentissages. Ils jouent au sein de l'école comme ailleurs, dans le monde du travail ou dans la vie de tous les jours. Il est certes bon de faciliter les apprentissages et de tenter d'éviter le décrochage par des mesures douces. Il peut être subtil de susciter le bien-être dans les classes et de vouloir des « *élèves heureux* » (Snyders, 1991). Cela n'a pourtant rien à voir avec l'effort personnel de volonté qu'implique le fait de "s'accrocher", comme on dit, pour terminer une tâche ou poursuivre une activité sur du long ou du moyen terme. « *Bercer n'est pas instruire* », disait justement Alain (Alain, 1932, XVI, p. 44). Et Paul Valéry constatait que l'un des dangers de la vie actuelle était de nous épargner les efforts intellectuels et physiques. Ce faisant, la modernité « *remplace l'imagination par des images, le raisonnement par les symboles et les écritures, ou par des mécaniques ; et souvent par rien* » (Valéry, 1968, IV, p. 141). Faciliter la tâche n'est peut-être pas toujours souhaitable. Être persévérant, ce n'est pas seulement être encouragé, c'est être courageux. C'est se prendre personnellement en charge et accepter d'agir de l'intérieur sur soi-même, au besoin contre soi-même. C'est ce "contre soi-même" qu'oublie trop souvent peut-être la pédagogie facilitatrice.

Il existe aujourd'hui une nombreuse littérature sur la question de la persévérance, plus particulièrement dans la littérature universitaire canadienne, qui semble y voir le moyen de préserver le système éducatif des démissions d'élèves ou de maîtres. L'élève persévérant

---

<sup>1</sup> Professeur émérite, université de la Réunion, correspondant du GREPHE (Groupe de recherche en Philosophie de l'Éducation).

n'est-il pas à l'opposé du décrocheur ? En dépit d'une réelle et sincère inquiétude devant les risques de démission qui paraissent augmenter dans l'école comme ailleurs, ces études semblent éprouver quelque difficulté à préciser ce qu'il convient d'entendre par persévérance et à percevoir quelle peut être bien peu pédagogique lorsqu'elle s'applique à des fins criminelles. On peut en effet persévérer en bien comme en mal, dans le crime comme dans la vertu. On peut aussi persévérer « *parce que c'est difficile* », par orgueil, comme l'élève Törless révolté par la médiocrité du monde adulte (Musil, 1960, p. 126). D'où la question du lien entre persévérance et plaisir.

## I. PERSÉVÉRANCE ET DÉPLAISIR

Confondue le plus souvent avec la persistance, la persévérance apparaît comme le versant positif de la démission ou du renoncement. Rapprochée de « *raccrochage* », elle conduit à voir dans la résistance à l'usure du temps un quasi-synonyme. Ainsi l'article intitulé « *Pleins feux sur la Persévérance et le raccrochage* » (Marcotte, Lachance et Lévesque, 2011) centré sur les Centres d'éducation des adultes (CÉA) présente-t-il le raccrochage comme le contraire comportemental de la persévérance. Mais tenter d'intéresser un être humain afin de l'engager à revenir dans le système éducatif suppose qu'il en soit sorti. Le conduire à persévérer indique, à l'inverse, qu'il s'y trouve encore. La tâche de l'enseignant consiste alors à l'empêcher de le quitter. Au décrocheur s'oppose le raccrocheur, mais surtout le persévérant, celui qui se montre capable de poursuivre son action suite à une décision volontaire sans cesse renouvelée. La fermeté, la pugnacité de celui qui montre de la persévérance, y compris lorsque cette dernière peut friser l'obstination, est l'exact contraire du renoncement du décrocheur. Elle exprime une réaffirmation continue de la volonté. Le persévérant, c'est celui qui ne veut pas céder à la difficulté, qui n'abandonne pas lorsque la tâche devient difficile ou lassante. Contrairement au résigné qui abdique, au raccrocheur qui a montré des signes de fragilité, non seulement il refuse de renoncer, mais réaffirme sa décision dans la durée.

La préoccupation principale des recherches sur le décrochage, que celui-ci se manifeste dans le cadre de l'école, du travail ou de la vie de tous les jours, porte prioritairement sur les motivations psychologiques du décrocheur. Dans le domaine pédagogique, il s'agit de rechercher les facteurs qui pourraient intervenir sur l'élève ou l'étudiant afin d'éviter qu'il ne renonce. Ce sont les mêmes que ceux qui inviteraient à raccrocher : appel aux intérêts personnels de l'étudiant, art de la séduction professorale, participation active à l'organisation didactique, vie de groupe plus intense et affectivement riche, références culturelles flatteuses en appui, la persévérance devient une sorte de "contre-décrochage" plus ou moins habile. Elle repose alors entièrement sur l'intérêt que nous manifestons pour quelque activité présentée avec plus ou moins de séduction. À la tentation de l'abandon, on oppose une tentation plus forte, un attrait plus puissant qui l'emporte sur le décrochage.

Cette conception classique du psychisme fait de la décision l'effet quasi automatique d'un rapport de force entre les bonnes et les mauvaises motivations. La persévérance s'obtient lorsqu'on se montre capable de proposer des stimulations plus puissantes que celles qui invitent à l'abandon. L'éducation se ramène à un habile calcul de séduction. On risque alors de passer à côté de l'essentiel : le fait que la persévérance, entendue comme volonté de tenir bon, renvoie d'abord à la capacité que nous avons de nous déterminer nous-mêmes, envers et contre tout, y compris contre nos propres fléchissements internes ou les séductions venues de l'extérieur. Du point de vue de l'éducation des enfants, il ne s'agit pas d'apprendre à aimer ce que l'on fait, mais à faire ce que l'on n'aime pas nécessairement. Sous l'angle du travail en général, il s'agit de résister à l'usure de ce qui pourrait finir par lasser. Les tâches répétitives,

les exercices rabâchés finissent par user les passions les plus solides. On n'est pas dans le champ du désir, du plaisir, de l'appétit, de l'envie, de la tentation qui impliquent l'immédiateté de la satisfaction. Il s'agit d'apprendre à se tenir à ce que l'on fait face à ce qui peut en gêner la réalisation, autrement dit d'apprendre à vouloir lors même qu'aucune de ces motivations n'est plus présente, surtout peut-être lorsque l'action devient pénible. Commençons par tenter de préciser ce que recouvre plus précisément l'effort de persévérance. Qu'est-ce que persévérer ?

## II. UN EFFORT DE DÉFINITION

On distingue avec raison la *persistance* de la *persévérance*. La première renvoie plutôt aux êtres qui ne changent pas par nature ou à l'obstination de caractère lorsque la détermination est irréfléchie. Qui persiste ne cède pas, tel l'arbre à feuilles persistantes ou celui qui, en dépit de l'évidence, « *persiste et signe* » sans trop comprendre ce à quoi il s'engage. On insiste ici sur le seul fait de durer à l'identique, conforme à soi au fil du temps par nature ou par obstination. Qui persévère fait de même. Il ne se lasse pas, se montre ferme dans ses résolutions comme dans ses entreprises. Il vise à dépasser la versatilité du temps. Cependant, lorsqu'on parle de persévérance, on insiste plutôt sur le fait de demeurer durablement dans une même manière d'être de façon calculée, volontaire. Ce qui persiste se contente de persévérer dans son être ; celui qui persévère lutte contre soi ou contre d'autres pour se maintenir dans une certaine disposition. Passant de la persistance à la persévérance, on glisse de l'irréflexion à la décision réfléchie ou de l'entêtement aveugle à l'action volontaire. La première n'en réfère qu'à la continuation quasi naturelle dans le temps, la seconde à une lutte interne entre des tendances contraires dont l'une ne s'impose qu'à force de détermination volontaire.

La persévérance implique en effet que l'on se maintient ferme dans ses résolutions en dépit de forces qui inclineraient plutôt à céder. Contre la tendance à la paresse, à la lâcheté ou la peur face aux difficultés extérieures, celui qui persévère dans son travail ou son courage affirme qu'il est résolu à parvenir à ses fins en dépit des obstacles qui ne manquent pas de surgir entre son projet et sa réalisation. Le contraire affectif de la persévérance, qui se traduit parfois par le décrochage, repose sur la lassitude. C'est ce qui conduit au renoncement. Ainsi Marmontel définit-il la persévérance comme une « *stabilité perpétuelle dans des résolutions mûrement réfléchies* » (Marmontel, 1972, vol. 2, p. 75).

Il y a, dans toute action dite persévérante, l'idée que l'on engage son énergie avec fermeté vers un but mûrement réfléchi, avec, immanquablement liée à cet engagement, la conscience que certaines tentations contraires peuvent inviter à se relâcher ou à abandonner. Dans le domaine religieux par exemple, on parlait de « *catéchisme de persévérance* » pour désigner les principes fondamentaux que l'enfant s'engageait à suivre après la première communion en dépit des tentations du monde, et de « *persévérance finale* » pour signifier la décision qui engageait l'adolescent jusqu'à la fin de la vie envers et contre tout, y compris lui-même. Quant aux « *Persévérantes* », elles désignaient les filles qui se retiraient dans une maison cloîtrée afin de vivre leur foi loin des tentations pouvant les conduire au renoncement. La persévérance implique l'affirmation de la volonté personnelle, mobilisée dans une direction choisie, contre des résistances de tous ordres qui en menacent l'exécution.

Il y a donc là une double caractéristique parfois confusément perçue. D'une part, le fait de choisir en conscience une voie et de s'y tenir sans faiblir ni céder ; on n'est pas dans l'aspiration équivoque à quelque chose, dans le souhait vague et imprécis, mais dans la décision « *ferme et résolue* » de se tenir à une forme déterminée d'action, pour parler la langue de Descartes. D'autre part, le fait que cette énergie et cette constance s'exercent durablement contre des séductions qui pourraient inviter à dévier de la voie choisie ; il y a

dans la persévérance une part non négligeable de résistance à des forces contraires. On retrouve l'étymologie possible : « *per* » renvoie au moyen ou à la manière d'agir, « *severus* » désigne la rigueur, le sérieux, la gravité. La persévérance renvoie à la décision volontaire, réfléchie, constamment réitérée, de persister dans son action en dépit des découragements ou des épuisements inhérents à la tâche. Comme le dit Victor Hugo dans *Les Travailleurs de la mer*, il y a dans celui qui persévère, « *une volonté continue qui est au courage ce que la roue est au levier ; c'est le renouvellement perpétuel du point d'appui* » (Hugo, 1980, II, IV).

Persévérer c'est donc mettre en œuvre une volonté patiente afin de poursuivre une œuvre engagée lucidement en dépit de ce qui pourrait en contrarier la réalisation. Lorsque nous persévérons, nos actes ne sont plus directement et expressément liés à nos sentiments immédiats. C'est « *principalement la résistance de la chose ou du corps ou de quelque aspect de moi-même qui fait jaillir cette conscience de l'effort* » (Ricœur, 1961, p. 291). Cette détermination, qui se situe entre l'acharnement aveugle qu'on appelle obstination et le renoncement qui s'apparente à la pure et simple démission du décrocheur, n'est autre que la manifestation de notre lutte contre la lassitude qu'implique tout projet. L'usure du temps, les séductions extérieures, les tentations internes font en fait partie de la persévérance comme les points d'appui sur lesquels elle exerce sa force. C'est par persévérance que nous travaillons en dépit de l'épuisement physique ou de la lassitude morale. Il est des actions pour lesquelles, comme le dit le proverbe, « *la force et la rage* » peuvent aisément l'emporter. Elles sont les plus faciles parce qu'elles impliquent un effort violent mais bref. Le but étant rapidement atteint, il n'est pas besoin de ténacité. Il en est d'autres où « *patience et longueur de temps* » sont nécessaires. Comme dans la fable de La Fontaine, le but est lointain. Il faut, pour l'atteindre, de la constance et de la patience. Même si atteindre le but ne demande pas toujours des sacrifices importants, il reste que la lassitude peut guetter, les tentations extérieures venir dévier de l'orientation initiale. Dans ce cas, on parle justement d'actions volontaires.

C'est dans la mise en œuvre durable de décisions que la persévérance apparaît comme une vertu indispensable. Le fait de décider n'est pas tout. La décision doit être suivie de la mise en œuvre qui implique continuité et patience. Celui qui persévère fait montre de fermeté, de résistance et de courage. On ne persévère pas sans quelque ténacité. La première question est donc d'ordre psychologique. Comment comprendre que je puisse m'imposer d'agir avec moi-même contre moi-même ? Quelle est cette puissance qui dit : « *Je persévère* » et qui, ce faisant, résiste aux lassitudes, aux désirs annexes et aux tentations extérieures ? Comment analyser cette expérience intime de l'effort de soi contre soi sans lequel il ne saurait y avoir de persévérance ?

### III. L'APPROCHE CLASSIQUE

La notion traditionnelle de volonté semble désormais peu utilisée pour rendre compte des comportements humains, singulièrement des comportements qui traduisent une sorte de dichotomie au sein du moi. Il n'y a pas si longtemps elle composait un chapitre entier du programme de philosophie de Terminale. Maurice Pradines lui accorde une longue étude dans son traité de *Psychologie générale* (Pradines, 1950, II, pp. 343-420) et William James conclut ses *Conférences sur l'éducation* sur cette notion (James, 1996, pp. 148-161). Quant à Paul Ricœur, il lui consacre l'ensemble de sa *Philosophie de la volonté* (Ricœur, 1961). Cette dernière apparaît, aux yeux de la psychologie classique, comme une sorte de *deus ex machina*, un *fiat* exclusivement psychique, mental ou moral qui viendrait s'imposer, telle une force « *hyperorganique* » quasiment immatérielle, au corps, aux tendances, aux désirs les plus forts. Paul Ricœur voit bien que cette conception pose plus de problèmes qu'elle n'en résout. Le paradoxe auquel cette conception conduit n'était-il pas devenu un pont aux ânes de la classe

de philosophie ? Soit on découvre la source psychologique de nos actions dans des désirs premiers ou des tendances primitives et la volonté entendue comme puissance libre et intentionnelle d'agir disparaît, soit on définit la volonté comme un pouvoir supérieur à toute détermination des tendances, voire contre elles, et elle devient une force étrangère à la personnalité concrète, une sorte d'abstraction sans substance réelle, une entité métaphysique insaisissable.

On semble n'avoir le choix qu'entre le déterminisme et l'arbitraire. Dans le premier cas, ce n'est pas moi qui persévère mais un jeu de motivations ou de désirs plus ou moins conscients qui me pousse à poursuivre l'action. Ce n'est pas moi mais une force occulte, en moi, qui détermine mon action. Ma persévérance n'est que de la persistance. La pédagogie se ramène à une adroite manipulation mentale des enfants. Il suffit de jouer sur leurs désirs pour les conduire à poursuivre une activité lassante. Dans le second, le fait de persévérer est le résultat d'un projet conscient. C'est un acte purement intentionnel. Ma persévérance apparaît comme une sorte de réaffirmation réfléchie de tous les instants, une sorte de *fiat* sans cesse réitéré imposant aux fatigues du corps et aux tentations des sentiments une discipline continue. Dès lors, je ne semble pas poussé par les instincts ou les habitudes qui sont en moi sans moi, je me considère comme une force mentale capable de s'imposer au monde extérieur comme à mes propres tendances de manière arbitraire. La question devient celle de l'identification de cette source indépendante de ma détermination personnelle. Qu'on rattache cette volonté à l'âme, à l'esprit où une quelconque entité, on ne fait qu'hypostasier en volonté indépendante ce pouvoir d'agir. On parle alors de la "Volonté" comme d'une force morale toute puissante qui permettrait d'agir à tout moment, et de manière quasi transcendante, dans toutes les circonstances de la vie.

Dans les faits, les deux versants de l'alternative passent à côté de ce que montre la persévérance. Nulle contrainte de la volonté n'est aussi aveugle que le voudraient les partisans du déterminisme absolu. Inversement, nulle action n'est aussi indépendante de motifs ou de mobiles que le voudraient les partisans du *fiat*. Dans les faits, la décision d'entreprendre ou de poursuivre une action est constamment soutenue par une réflexion en recherche de motifs ou de mobiles. La continuation de l'action suppose cette résolution sans cesse reprise, laquelle implique à son tour un réexamen des motifs. Ce détour réflexif permet de comprendre que toutes nos résolutions passent par des moments de doute et que nos actions les plus persévérantes puissent subir des fléchissements.

Le dualisme radical passe à côté du fait que la décision, pour être volontaire, n'est est pas moins soutenue par les appuis affectifs et des choix moraux. Un acharnement aveugle n'a rien à voir avec la persévérance. Un entêtement opiniâtre est sans commune mesure avec une décision volontaire. Pour persévérer, il ne suffit pas de vouloir agir, il faut avoir de bonnes (ou de mauvaises) raisons d'agir. La psychologie du vouloir pur fait reposer la constance de la volonté sur un libre arbitre si désincarné, si supérieur aux désirs réels et aux tendances concrètes qu'il leur devient étranger. Le moi se diviserait en deux entités quasiment autonomes. D'un côté, les désirs, les tendances plus ou moins conscientes, plus ou moins dociles, qui nous tirent à hue et à dia ; de l'autre, une force de résolution purement rationnelle qui vient s'imposer de l'extérieur, avec force et détermination. Comment, après les avoir séparés avec autant de force, les faire se rejoindre ?

Qu'on l'appelle volonté, force de caractère, courage ou vaillance du cœur ne change rien au problème qui reste celui de la possible rencontre entre ce pouvoir de décision, qui n'est autre que celui de se commander à soi-même, et le reste de la personne concrète tiraillée entre tendances contradictoires, affects confus, désirs inconscients. Aucune affirmation de soi n'est aussi désincarnée que le voudrait la théorie du *fiat* ou de la *volition pure*.

Comment comprendre cependant que la personne puisse être capable de lutter contre elle-même au point de s'imposer des règles de conduite ? Comment justifier la responsabilité

morale ou juridique sans faire appel à une puissance rationnelle et volontaire à la fois, quasi transcendante ? La question n'est plus seulement psychologique mais aussi morale. Comment comprendre l'acte volontaire ?

#### IV. LA PERSPECTIVE CONFLICTUELLE

Le schéma scolaire traditionnel, qui distingue quatre moments dans l'acte volontaire, est intéressant dans la mesure où il permet de bien percevoir quelles étapes parcourt l'acte conduisant à la prise de décision. Il reste cependant incomplet pour ce qui touche à notre sujet : comprendre la persévérance. Conception d'un projet, délibération sur les moyens et les fins, prise de décision et exécution peuvent certes être analysées séparément. Il reste que la dernière étape suppose que la décision de persévérer soit permanente tout au long du processus volontaire mais aussi à la suite du commencement d'exécution. Affirmer sa volonté d'agir n'est pas encore agir. Le velléitaire, l'indolent, le nonchalant, le veule décident souvent sans que leur décision soit suivie d'effet. Quant à l'action entreprise, lorsqu'elle l'est, elle se heurte souvent à des difficultés ou des aléas qui découragent. Parler de « *défaillance de la volonté* » n'est pas un euphémisme (Boutonnier, 1945). La volonté véritable passe par l'exécution du projet. Ce qui suppose que l'on se montre toujours capable de surmonter les déceptions ou les découragements. Paul-Jean Toulet ne définissait-il pas la lassitude radicale comme l'incapacité à vouloir-vouloir ? « *C'est la pire lassitude quand on ne veut plus vouloir* » (Toulet, 1985, § 246, p. 74).

C'est à ce niveau de manque de persévérance qu'il faut situer ce que les psychiatres appellent l'*aboulie*. Cette dernière éclaire en négatif ce qui se montre comme constance de la volonté. Antoine Porot parle de l'aboulie comme d'un « *ralentissement de la volonté* » ou comme d'un « *barrage* » qui paralyse l'action (Porot, 1969, p. 3). L'inhibition ne porte pas sur la conception d'un projet possible, la réflexion concernant les moyens ou les fins de l'action à venir. La conception est même souvent d'une grande lucidité. On peut même trouver dans certaines aboulies une décision ou un commencement d'exécution (Janet, 1902). Ce qui semble caractériser l'aboulie motrice réside dans le fait que le fléchissement de l'action est rapide. L'action commencée, une fois la décision prise, cesse quasi immédiatement. La décision volontaire est sans suite. Quand bien même il s'engagerait dans une activité, l'aboulique est incapable d'effort continu (Boutonnier, 1945, p. 98). Passer de la conception à la décision et de cette dernière à l'action suivie nécessite un effort d'initiative certes, mais surtout une constance qui semble au dessus de ses forces. L'aboulique est donc surtout incapable de persévérance.

Cette tentation au découragement est en germe dans nombre de comportements courants. Certains d'entre nous paraissent raisonner d'autant plus qu'ils agissent moins. Ils passent d'un projet à l'autre, hésitent, pèsent le pour et le contre et finissent par ne rien entreprendre. Lorsqu'ils se décident à agir, surgissent de mauvaises raisons d'interrompre l'action au plus tôt. Il est évident qu'au travers d'analyses interminables, ils cherchent des motifs pour ne rien faire. Chez eux, ce n'est pas tant l'intelligence ou le désir de réussir qui manquent que la capacité de persévérance. La qualité défaillante est celle de « *faire effort* » face à des résistances, que ces dernières soient internes ou externes.

L'idée de conflit interne, pour intéressante qu'elle soit, ne permet pas d'expliquer pourquoi la tendance à l'effort finit par l'emporter dans le cas de la persévérance. Si, comme l'écrit William James, « *une action volontaire est à chaque instant la résultante des forces composées de nos impulsions et de nos inhibitions* » (James, 1996, p. 153), encore faut-il qu'un équilibre stable s'installe dans la durée pour que la persévérance trouve sa place. Selon cet auteur, le problème de la persévérance se ramènerait à un conflit de tendances internes. Il suffirait d'éveiller et d'opposer à certains états et à certaines tendances puissantes (l'ennui, la

paresse, la fatigue, etc.) d'autres tendances, plus puissantes encore (l'ambition, par exemple), pour provoquer l'effort volontaire. La méthode à suivre consiste alors à opposer à un désir premier un désir plus fort pour pallier les défaillances possibles de la volonté. Toute décision suivie d'effet implique « *le sacrifice d'un désir sur l'autel d'un autre désir* » (Claparède, 1905, p. 79). Suivant cette conception mécaniste, tout acte volontaire serait le résultat d'une confrontation de désirs : certains, plus gratifiants sur le long terme, l'emporteraient par leur force propre. Ainsi, si j'étudie à l'école malgré les difficultés et les fatigues, c'est parce que le désir de savoir, l'ambition sociale ou le désir de « *paraître plus grand* », l'emportent sur ma naturelle propension à la paresse.

La persévérance implique un choix de valeurs. Au-delà de la synthèse des tendances, apparaît une hiérarchie. Celui qui persévère, en dépit des fatigues, de l'ennui, des difficultés, s'appuie sur un idéal autour duquel il articule l'ensemble de sa vie. La valeur est ce qui assure à l'action sa ligne de conduite durable. En dépit de sentiments variables et indécis, j'assure à mes actes une direction stable. Comme l'écrit André Darbon, c'est sur la base de cette hiérarchie de valeurs choisies que « *l'homme travaille lorsqu'il est fatigué, sourit quand il est triste, demeure courtois quand il est en colère* » (Darbon, 1965, p. 48).

Afin de persévérer, je dois volontairement m'opposer à un désir immédiat ou maîtriser une impulsion spontanée. Ce que percevait clairement Maine de Biran. La persévérance implique non seulement l'exercice de la force d'une partie de soi-même sur une autre partie de soi, mais surtout la victoire de la partie la plus tenace sur celle qui invite à l'abandon. Elle se traduit par ce que l'auteur de *L'Aperception immédiate* appelle justement le « *sentiment intime de l'effort* ». Il voit même, dans ce sentiment intime, le « *donné élémentaire* » sensible qui est au fondement de la conscience de soi. Il faut que le moi entre en lutte contre quelque résistance interne et sensible pour qu'il prenne conscience de lui-même (Maine de Biran, 1942). Il semble que ce soit dans cette lutte première et fondatrice que se trouve la source de la persévérance. Ce qui s'exprime de manière visible au niveau du physique dans le cas d'une résistance musculaire provoquant la fatigue, se traduit au plan de l'intellect ou de l'affectivité par une tension dynamique, celle de l'effort persévérant qui implique un choix, une raison d'agir. Dans l'effort intellectuel, je lutte à la fois contre une difficulté d'ordre intellectuel et contre ma propre lassitude. Dans les deux cas, ce que l'on appelle volonté persévérante n'est autre que cette « *concentration intellectuelle solidaire de l'effort qui l'accompagne* » (Bergson, 1919, p. 154), liée à la conscience d'une hiérarchie de valeurs.

L'homme qui persévère a toujours un idéal qui donne un sens à son existence. C'est au nom de la hiérarchisation de ses actes qu'il peut discipliner ses tendances, assurer une continuité rendant son action efficace. Si c'est, comme l'écrit Paul Ricoeur, « *la résistance de la chose ou du corps ou de quelque aspect de moi-même qui fait jaillir la conscience de l'effort* » (Ricoeur, 1951, p. 291), cette résistance a besoin d'être entretenue, nourrie par des raisons d'agir.

## **V. LA VOLONTÉ ET L'INTELLIGENCE**

Cette conception conflictuelle de la persévérance recèle, sans doute, des vertus pédagogiques. Encore ne faudrait-il pas retomber dans une célébration naïve d'une volonté séparée du reste de la personne. Si la persévérance demande quelque effort sur soi, elle demande aussi de la mesure et de la réflexion. L'obstination, l'entêtement, l'opiniâtreté, l'acharnement borné n'ont rien à voir avec la persévérance. Il manque à ces dernières attitudes une réflexion sur la hiérarchie des valeurs qui guident l'action. Sans tomber dans les excès des partisans des méthodes facilitatrices d'apprentissage, s'il est bon de persévérer, il peut être parfois souhaitable d'apprendre à "lâcher prise". Loin d'être toujours la clé de la réussite, il arrive que la persévérance devienne la source de l'échec, surtout dans les modèles sociaux qui prônent

l'oubli de soi dans la tâche et la réussite à tout prix. Persévérer jusqu'au sacrifice peut paraître efficace en termes de rentabilité économique. Les bénéfices personnels paraissent moins évidents. Suivant les modèles sociaux fortement concurrentiels où l'acharnement dans l'action est la vertu individuelle essentielle, la persévérance est donnée pour le chemin le plus efficace vers le succès. Il faut « *s'accrocher* » jusqu'à l'obstination si on veut surmonter les difficultés et les obstacles qui se dressent entre le projet et sa réalisation. Réussir ne va pas sans sacrifices et sans douleur. C'est ce que montrent la plupart des ouvrages à visée pédagogique, livres ou films, racontant la vie exemplaire de personnes célèbres. Leur mérite tient essentiellement au fait qu'elles ont réussi à surmonter, à force de volonté, de grands drames personnels ou d'immenses difficultés. Leur principale vertu pédagogique reste la ténacité.

Cet usage pédagogique des grands exemples de persévérance est aussi ancien que le fait de devoir éduquer les enfants. On trouve des exemples de cette « *défense et illustration* » de la persévérance de l'Antiquité à l'époque contemporaine, en passant par le Moyen Âge, la Renaissance ou le XIX<sup>e</sup> siècle (Érasme, 1990, p. 56 ; Ferréol, sous la dir. de, 2002, p. 295 ; Buisson, 1911, p. 278). Tous montrent qu'il convient, à chaque étape de l'éducation, de présenter pour modèles aux enfants des exemples considérés comme supérieurement vertueux. La lecture du bref traité d'Érasme, qui en réfère à Chrysippe, Plutarque ou Quintilien, montre qu'on ne saurait opter pour telle ou telle action, en dépit des difficultés qu'elle implique, sans être porté par à une préférence qui s'exprime en termes de valeurs. Que ces dernières soient mûrement réfléchies ou simplement senties importe peu. On est dans le domaine axiologique qui n'est autre que celui de la morale. On ne désire persévérer dans telle direction, quoiqu'il en coûte de peines ou de sacrifices, que parce qu'on considère en son for intérieur que cette direction est meilleure. La persévérance implique une réflexion en termes de préférences. Elle implique un choix. On suppose toujours que la peine actuelle sera largement compensée par le résultat final. C'est la victoire du long terme sur le court terme, de ce qui vaut plus par rapport à ce qui vaut moins. Dans cette optique de la victoire sur soi, il ne fait aucun doute que la persévérance possède quelque vertu pédagogique indéniable.

Il ne faudrait pas cependant en exagérer la portée. Elle reste, en effet, une vertu seconde. On peut toujours la mettre au service de causes douteuses ou condamnables. On a vu en introduction qu'il est possible de persévérer dans le crime comme dans la vertu. Surtout, sur un plan psychologique cette fois, elle peut entraîner une obstination aveugle sans rapport avec les moyens réels de celui qui s'acharne en vain. Sans dénigrer le modèle social de réussite concurrentielle, la *Ratio Studiorum* des Jésuites (1599) a eu le mérite de montrer qu'il peut-être sage d'inviter quelqu'un dont on perçoit qu'il aspire à un projet inatteignable de revoir ses aspirations à la baisse. Sans doute doit-on alors l'aider à chercher un nouvel objectif mieux en cohérence avec ses aptitudes, ses moyens ou ses attentes. (Jolibert, 1981, p. 11). Mais l'obstination n'est ni la panacée de la réussite scolaire ni celle de la victoire professionnelle. Abandonner un projet irréaliste, changer radicalement d'orientation, revoir ses aspirations à la baisse, tout cela ouvre parfois la porte de la réussite qu'un aveuglement obstiné aurait interdite. Mieux en tout cas que l'entêtement farouche ou l'acharnement opiniâtre. Il est peut-être bon de savoir décrocher. Telle est la leçon d'Isabelle Falardeau pour qui la persévérance peut devenir, à force d'aveuglement, une source d'échec. Selon elle, il y a un réel danger à faire croire qu'à force de travail on obtient nécessairement ce qu'on désire. Si la persévérance peut ouvrir les portes de la réussite, l'obstination, qui en est l'excès par « *acharnement vocationnel* », conduit très souvent à la faillite (Falardeau, 2017, p. 37). La persévérance ne permet donc pas tout. Faut-il, pour autant, la repousser parce qu'elle n'est aisée ni à acquérir ni à entretenir, parce qu'elle peut conduire à de l'aveuglement ou parce qu'elle peut être mise au service de causes détestables ?

Alain y voit une vertu pratique essentielle. Mesurée et sagement orientée, elle vaut pour l'enfant comme pour l'homme. Suivant l'auteur des *Propos*, le goût de l'effort, qui n'a



rien d'inné, est nécessaire à l'accomplissement des œuvres humaines. Comment en faire un allié ? C'est la question pédagogique fondatrice de la capacité à persévérer lorsque la tâche devient difficile. On apprend à vouloir comme on apprend à marcher, écrit Alain. On commence par se lancer, on tombe, on se relève, on retombe et, à force de courage et de chutes surmontées, on finit par tenir debout et par avancer en se tenant droit (Ulmann, 1987, p. 83). La double erreur pédagogique que dénonçaient conjointement Locke et Rousseau serait, pour le premier de lâcher l'enfant trop tôt dans une pente trop raide, pour le second de le surprotéger à grands renforts de casques et de bandelettes. La persévérance est une qualité qui s'acquiert graduellement en fonction des encouragements des adultes, mais aussi de leurs propres exigences qui finissent par devenir celles de l'enfant. Le goût de l'effort n'a de sens que par contraste avec celui de l'inconstance. Son contraire est plus la versatilité, où l'inconstance de la personne apparaît en clair, que la paresse.

Faut-il alors ordonner et se montrer inflexible jusqu'à ce qu'on soit obéi ? Il convient de ne pas oublier que l'autorité brutale est ici insuffisante car incomprise de celui à qui elle s'impose. Issue d'un commandement extérieur, elle passe à côté du fait fondateur de la persévérance. Pour se transformer en persévérance, le commandement doit avoir une source interne et s'imposer comme une évidence normative personnelle. Cette source doit être réfléchie et pensée en termes de valeurs hiérarchisées. C'est une partie de moi qui impose à une autre partie de ma personne de poursuivre l'action en dépit de la fatigue, de l'ennui ou du découragement.

S'il ne suffit pas de commander pour être obéi, il ne suffit pas d'obéir pour se montrer persévérant. Comme dans le cas de la marche, l'imitation joue un rôle essentiel. L'exemple adulte est fondateur dans le domaine de l'effort comme ailleurs. Avant d'être capable de m'imposer seul certaines exigences, j'ai commencé par observer et fini par importer le modèle de ce comportement persévérant à partir de ce que me montre l'entourage. Il s'acquiert aussi par la fierté que l'on tire d'avoir obtenu une victoire sur soi-même. La persévérance est alors accompagnée de la conscience de la liberté et de la valeur propre de la personne elle-même.

Il n'est donc peut-être pas si mauvais de mettre un peu de « *fiel au bord de la coupe* » comme le dit Alain, pour exercer l'enfant à dépasser sa fatigue ou son désintérêt. Peut-être même le principal travail de l'école consiste-t-il à « *fortifier la volonté* » (Alain, 1932, II, p. 9). « *Il faut que l'enfant connaisse le pouvoir qu'il a de se gouverner, et d'abord de ne se point croire; il faut qu'il ait aussi le sentiment que ce travail sur lui-même est difficile.* » La capacité à vouloir dans la durée, que Goethe appelait la « *seigneurie de soi-même* », se construit progressivement à force de moments de persévérance successifs accumulés. Aussi, plutôt que de faciliter les tâches, il est bon d'y glisser quelques difficultés proportionnées qui inviteront l'enfant à montrer quelque fierté à travers sa réussite.

.  
. .

Enseigner la persévérance ne consiste pas à abandonner l'enfant devant des difficultés insurmontables. « *Tout l'art est à graduer les épreuves et à mesurer les efforts ; car la grande affaire est de donner à l'enfant une haute idée de sa puissance, et de la soutenir par des victoires ; mais il n'est pas moins important que ces victoires soient pénibles, et remportées sans aucun secours étranger* » (*ibid.*, p. 10). Il reste que pour Alain, c'est l'une des missions essentielles de l'école que d'apprendre aux plus jeunes à persévérer devant la difficulté. Au-delà des apprentissages savants qui éveillent la pensée, l'école doit d'abord apprendre à vouloir. « *Que ce soit orthographe, version ou calcul, il s'agit de surmonter l'humeur, il s'agit d'apprendre à vouloir* » (*ibid.*, XXIV, p. 65). Il ne faut pas s'étonner alors de voir Alain

comparer ce que l'on nomme aujourd'hui le décrochage à une faiblesse de la volonté plus que de l'intelligence. Celui qui abandonne devant la difficulté est semblable à « *un âne qui secoue les oreilles et refuse d'avancer* » (*ibid.*, p. 64). À propos de l'intelligence, si souvent opposée à la volonté dans la pédagogie classique, notre auteur soutient la proposition radicale suivant laquelle l'intelligence est directement proportionnelle à la volonté (*ibid.*, p. 62) : « *Un bon esprit est un esprit ferme* » (*Ibid.*, p. 63). Apprendre, c'est en approfondir le domaine, lutter contre la tentation d'abandonner, c'est se montrer capable de fermeté, non se montrer "informé" de la dernière mode intellectuelle. C'est prendre conscience de sa propre liberté, c'est "prendre forme" par le travail sur soi qu'implique le fait de persévérer. Alain répond par anticipation à ceux qui, comme Michel Serres aujourd'hui, confondent information et apprentissage, savoir et connaissance, instruction et communication (Serres, 2012, pp. 30-31) : « *À s'informer de tout, on ne sait jamais rien* », écrivait-il (Alain, 1932, VI, p. 20).

L'intelligence, avant d'être brillante, se doit donc d'être volontaire. Si elle ne s'appuie pas sur la capacité de continuité d'action et la solidité intérieure, la recherche la plus prometteuse risque d'abandonner à la première difficulté. C'est l'impatience ou la faiblesse qui poussent au découragement. Et c'est ce dernier qui fait l'ignorance. Aussi la persévérance paraît-elle à Alain, élève en cela de Descartes, une qualité essentiellement humaine qui porte bien au-delà de la seule recherche théorique. Elle lui fait même tenir ce propos provocateur : « *Chacun est juste aussi intelligent qu'il veut* » (*ibid.*, XXIV, p. 63). En liant la volonté et l'intelligence, Alain montre que la persévérance reste une qualité pédagogique essentielle, mais aussi, plus généralement, une qualité humaine valant dans tous les domaines de l'existence. Il sera toujours temps, plus tard, lorsque la difficulté se révélera insurmontable, d'apprendre à "lâcher prise".

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALAIN (1932), *Propos sur l'éducation*, Paris, PUF.

ALAIN (1956-1970) *Propos*, 2 vol, Paris, Gallimard.

BERGSON Henri (1919), *L'Énergie spirituelle*, Paris, Alcan.

BOUTONIER Juliette (1945), *Les Défaillances de la volonté*, Paris, PUF.

BUISSON Ferdinand (1911), *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Paris, Hachette.

CLAPARÈDE Édouard (1905), *Psychologie de l'enfant*, Paris, Payot.

ÉRASME (1990), *De Pueris*, trad. fr., Paris, Klincksieck (1<sup>re</sup> éd. en latin : 1537).

FALARDEAU Isabelle (2017), *Le Piège de la persévérance*, Paris, Septembre Éd.

FERRÉOL Gilles (sous la dir. de) (2002), *Rapport à autrui et personne citoyenne*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

HUGO Victor (1980), *Les Travailleurs de la mer*, Paris, Garnier-Flammarion (1<sup>o</sup> éd. : 1866).

JAMES William (1947), *Précis de psychologie*, trad. fr., Paris, Marcel Rivière (1<sup>re</sup> éd. en anglais : 1891).

JAMES William (1996), *Conférences sur l'éducation*, trad. fr., Paris, L'Harmattan (1<sup>re</sup> éd. en anglais : 1899).

JANET Pierre (1903), *Les Obsessions et la psychasthénie*, Paris, Alcan.

JOLIBERT Bernard (1981), *L'Enfance au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin.

MAINE DE BIRAN Marie-François (1942), *De l'aperception immédiate (Mémoire de Berlin)*, in *Œuvres choisies*, Paris, Aubier-Montaigne, pp. 231-258 (1<sup>o</sup> éd. : 1807).

MARCOTTE Julie, LACHANCE Marie-Hélène et LÉVESQUE Geneviève (2011), « Pleins feux sur la persévérance et le raccrochage », *Revue canadienne de l'éducation*, vol. 34, n<sup>o</sup> 4, avril, pp. 135-157.

MARMONTEL Jean-François (1972), *Mémoires*, Clermont-Ferrand, de Bussac, 2 vol.  
MUSIL Robert (1960), *Les Désarrois de l'élève Törless*, trad. fr., Paris, Seuil (1<sup>re</sup> éd. en allemand : 1906).

POROT Antoine (1969), *Manuel alphabétique de psychiatrie*, Paris, PUF.

PRADINES Maurice (1950), *Psychologie générale*, Paris, PUF.

RICOEUR Paul (1951), *Philosophie de la volonté*, Paris, Aubier.

ROLAND Nathalie, DE CLERQ Michaël, DUPONT Serge, PARMENTIER Philippe et FRENAY Mariane (2016), « Vers une meilleure compréhension de la persévérance et de la réussite académique », *Revue internationale de Pédagogie de l'Enseignement supérieur* (Louvain-la-Neuve), décembre (en ligne).

SERRES Michel (2012), *Petite poussette*, Paris, de Noyelles.

SNYDERS Georges (1991), *Des élèves heureux*, Paris, EAP.

TOULET Paul-Jean (1985), *Les Trois Impostures*, Paris, UGF.

ULMANN Jacques (1987), *La Nature et l'Éducation*, Paris, Klincksieck.

VALÉRY Paul (1968), *Variété*, in *Œuvres*, tome I, Paris, Gallimard, pp. 57-89.

ZAKHARTCHOUK Jean-Michel (2013), « Comment faire durer la mobilisation ? » *Les Cahiers pédagogiques*, n<sup>o</sup> 531, octobre, pp. 37-48.